

Je suis incapable de dire en quelle année j'ai ouvert les yeux sur la vie. Mais ce sont je suis sûr, c'est du jour, de l'heure, du temps lui-même et de cette incroyable sensation de bonheur que toute mon existence a sans doute amplifiée, créée peut-être de toutes pièces, mais sûrement ancrée dans ma certitude.

Là où beaucoup ne naissent que de bribes, de hasards ou de tâtonnements, j'ai l'impression aujourd'hui d'être apparu d'un coup dans un monde où la chaleur humaine était là pour m'accueillir.

J'étais assis au milieu de ce que, plus tard, j'apprendrais être le "taillé", cet endroit privilégié où se cassait le bois. Il ravitaillerait la cheminée et, suprême luxe, la cuisinière où se mijotait à l'infini la soupe de tous les jours. Mais là était un univers auquel je n'accèderais que petit à petit, au fur et à mesure de mes découvertes.

J'étais appuyé contre la jambe de quelqu'un qui me parlait d'une voix que je jugeais sans doute immense, qui répandait en moi et tout autour de moi un bruit qui aurait dû m'effrayer et, lorsque, plus tard, m'a été racontée cette première rencontre avec la vie, il paraît que j'ai souri, que j'ai regardé ce qui aurait dû être un monument sans en avoir peur, conscient sans doute que le volume et la gravité de ces sons inconnus étaient avant tout un bouquet de tendresse.

Il faut croire que l'évènement avait marqué mon interlocuteur du moment car, des années plus tard, il en parlait encore et répétait à l'infini :

« Il m'écoutait !... »

En réalité, je n'avais rien identifié mais ce tissu d'un velours rêche et ces grandes mains allaient être l'univers qui allait me permettre d'ouvrir les yeux. J'allais les demander comme d'autres demandent la douceur de l'épaule de leur mère.

J'ai appris qu'elle m'avait confié quelques minutes à celui qui allait devenir cet homme qui enchanterait ma petite enfance.

Et aujourd'hui je suis sûr que la découverte que j'allais faire de ma vie est partie de là. Les souvenirs m'y aident, bien évidemment, mais aussi tout ce qu'il me dirait, tout ce qu'il m'expliquerait au fur et à mesure qu'il me serait donné de comprendre. On peut toujours affirmer que je mélange ce que j'ai ressenti et ce qui m'a été raconté. Alors, faute de pouvoir effectuer le tri, j'ai tout fait tendre vers l'émotion.

Je me revois assis sur le petit coussin que je retrouverais plus tard, conserverais précieusement et posé alors sur un lit de copeaux.

Je suis né calé sur la laine et sur le bois, imprégné des odeurs de la nature, amenant à moi ces merveilles blondes qui s'enroulaient autour de mon bras, me caressaient doucement, si tentantes que je les portais à longueur de temps à ma bouche. À chaque tentative, une main remettait tout en place et une voix qui aurait dû m'effrayer me répétait :

« Pose!... »

Ce simple mot avait des aspects de baume et je ne sais si c'était pour l'entendre encore ou par curiosité qu'inlassablement, je recommençais.

J'étais né à la vie dans un monde de bois dont l'ordonnateur était François, mon grand-père. Il régnait sur trois univers que je découvrirais l'un après l'autre. Mais là était le premier, l'essentiel, celui qui, à longueur d'année absorbait son temps, mettait à l'épreuve son sens de l'organisation et glorifiait celui de son perfectionnisme. Il était chargé de ravitailler en bûches, bûchettes et rondins deux maisons à l'appétit insatiable : la sienne d'abord celle, voisine, où j'allais être appelé à passer mon enfance et où trônait ma mère. Chacune était équipée d'une cuisinière sur le plateau de laquelle mijotait en permanence la nourriture des hommes et celle de la basse-cour et, au pied, d'une cheminée : "*cantou*" où, à longueur de jours, plus ou moins discret, vivait le feu. Il était le compagnon corvéable et serviable à l'infini.

L'été il vivait dans la discrétion, l'hiver, il apportait à la fois la lumière, la chaleur et la vie.

D'où qu'il arrive, le grand-père posait invariablement ses sabots à l'entrée, enfilait des pantoufles que ma grand-mère fabriquait avec des restes de vieille couverture, des tricots arrivés au bout de l'usure et qui servaient encore, des trouvaillles venues on ne savait d'où mais dont elle était si peu sûre de la résistance que, dès qu'il les avait enfilées le grand-père s'entendait immédiatement dire :

« Traîne pas les pieds!... »

Alors, je le revois avancer comme j'apprendrais plus tard que fonctionne le piston de la machine. Il rejoignait un banc de bois, s'y calait un peu en biais, allongeait les jambes, tendait ses pieds à la rencontre de la flamme qui, doucement, léchait les bûches – ses bûches! –, soupirait. D'un revers de main, il balayait une moustache que les ans avaient rendue grise, m'invitait. Jamais je n'aurais précédé ce petit geste de la main qui, les doigts à demi détendus, me montrait l'intérieur du genou. Je venais me blottir dans ce qui avait été mon sésame pour la vie et il m'aurait alors manqué l'essentiel si je n'avais entendu très nettement articuler :

« Fais attention à ne pas te brûler!... »

J'ai longtemps pensé que c'était pour moi. Je sais aujourd'hui qu'il se dédouanait vis-à-vis de ma grand-mère qui n'avait, comme toutes les femmes, qu'une confiance aussi restreinte vis-à-vis d'autrui – à plus forte raison du grand-père! – qu'illimitée

vis-à-vis d'elle-même.

Et là commençait un autre temps bénit. Les bûches avaient été empilées pour résister longtemps mais arrivait toujours le moment où l'une ou bien l'autre se cassait par le milieu, tombait de part et d'autre du chenet et arrosait les abords d'étincelles aussitôt échouées sur la plaque de fonte, aussitôt éteintes. Mais leur vie suffisait pour que j'entende, venu du noir de la cuisine l'avertissement salvateur :

« Tu vas bien le faire brûler !... »

Cependant il faut croire que l'aïeul avait encore les réflexes bien aiguisés car il avait ramené le genou et, dans l'instant, protégé ce qui était mon petit bonheur.

Je regardais donc éclater ce feu d'artifice miniature et, un jour, j'avais pu atteindre une étincelle un peu plus importante que ses semblables. Dans l'instant j'avais ressenti une douleur qui m'avait rempli les yeux de larmes. Je revois mon protecteur se pencher, me prendre le doigt, le regarder, me faire signe surtout de ne pas pleurer, le porter à sa bouche où, à l'arrière de la moustache, il l'avait embrassé et voyant que j'avais vaincu la douleur, avait soufflé sur la plaie.

« Tu seras courageux !... »

Mais déjà la grand-mère était intervenue :

« Il s'est brûlé ? Tu ne peux pas faire attention ?... J'avais bien dit !... »

Il ne faisait que cela mais ce qui, pour lui était un sommet, n'était pour son environnement qu'un exemple de sa distraction donc de son inefficacité.

Le reste de l'année, au fur et à mesure que le printemps s'annonçait et que l'été s'installait, le feu n'était plus qu'un compagnon accidentel. Il avait perdu son utilité première et devenait un collaborateur discret voire parfois inutile, la cuisinière assurant l'essentiel du service. Aux heures, parfois aux demi-journées passées au moment du grand froid en sa compagnie bienfaisante, succédait un travail autre qui était la mise en place de l'avenir et surtout son ravitaillement futur.

Le grand-père retrouvait alors son utilité essentielle. Il devenait le maître d'œuvre patenté d'un chantier où, brusquement, à travers moi, il avait trouvé une raison supplémentaire de vivre. À la place des gestes devenus mécaniques il me ferait penser, plus tard, à ces peintres à qui, un jour, des élèves s'adressent pour copier un exemple. Il me faudrait attendre encore longtemps avant de commencer à pouvoir l'imiter mais il était vis-à-vis du petit spectateur comme si, le lendemain, celui-ci aurait déjà assimilé l'élémentaire.

Et petit à petit, je comprenais. Nous vivions dans un monde de bois. La forêt commençait à dix pas, plongeait jusqu'à la rivière, envahissait la côte en face, couvrait, au-delà de quelques prés, l'autre versant, fermait l'horizon au sud et laissait, au nord, sur la ligne de crête, deviner la cime de fayards que l'on imaginait gigantesques.

Le choix était infini et l'abondance compliquait la sélection. Deux ou trois fois dans l'année, aux époques de la petite lune, les hommes partaient couper un arbre, le débiter, garder le tronc qui, rituellement serait transformé en plateaux, conduire le reste au pied du *taillé*. Un engin bas sur roues et que mon grand-père m'expliquait être le fardier laissait tomber ce qui deviendrait des bûches et le char amenait les branches. Si l'on ajoutait celles venues des frênes étêtés au moment des sécheresses pour nourrir le petit troupeau, la ressource paraissait inépuisable. En fait, la forêt était immense mais elle était morcelée à l'infini. Chacun gérait son petit lot d'arbres comme il l'aurait fait d'une fortune, guidé par deux impératifs : celui du temps car un arbre mettait un siècle pour devenir exploitable et celui d'une nécessité éventuelle, à propos de laquelle être démuné par imprévoyance était un déshonneur.

Le chêne en était le roi et le fayard – le hêtre – en était le luxe. Le premier était consacré à l'inusable, le second au feu, concurrencé qu'il était par le frêne. Mais comme celui-ci participait à la nourriture des bêtes, il était taillé tous les deux, voire trois ans, donc protégé à l'infini. Il devenait tortu, anguleux, mélange à la fin de piques et cornes qui, à l'image du Phénix, renaissaient sans cesse de leurs cendres.

L'approvisionnement réalisé, bêtes et gens disparaissaient et le grand-père se retroussait les manches.

C'était alors que j'intervenais. Je rejoignais mon coussin, mon petit matelas, et j'avais droit à la confiance c'est-à-dire que, d'une voix égale, mon mentor m'expliquait tout ce qui était sa charge. J'imitais celui qui comprenait mais j'ai réalisé beaucoup plus tard que cette éducation faite de simples gestes et de leur explication était une méthode à l'efficacité si redoutable que je me rappelle avoir vite compris ce qui naissait autour de moi. Et je m'y appliquais avec tant d'attention et de bonheur que j'en oubliais de manger mes copeaux.

Au départ la provision paraissait inépuisable. Mais le temps, la patience, la sûreté des gestes transformaient cette masse en deux piles aux vocations distinctes. La première, la plus noble était celle des bûches. Elle procédait d'un rituel. L'arbre, amputé de son tronc, abandonnait d'abord ce qui alimenterait le "*cantou*". Scié de longueur, les hommes en avaient d'abord réalisé un premier tas où chaque morceau serait fendu en quatre, en six, en huit, chacun assez conséquent pour "*tenir le feu*", pas trop pour qu'il puisse sécher à l'aise, brûler, chauffer, éviter surtout la critique devant une bûche récalcitrante qu'il importerait de retourner, alimenter à nouveau par le dessous, voire – suprême insulte – emporter pour la fendre à nouveau.

« Tu vois bien que c'était trop gros!... »

Et l'aïeul courberait l'échine. Je l'imiterais dans mon coin, coupable d'avoir vu sans être intervenu, condamnés pour une faute qu'un excès d'optimisme n'avait pu éviter.

Je jugeais mon grand-père tel un Titan environné d'engins qui me paraissaient monstrueux : une hache, un maillet taillé dans un pied de fayard, des coins de fer venus du charron et qui coupaient comme d'ailleurs – et je le constateraï tout au long de mon éducation – n'importe lequel de ses autres outils.

Il oeuvrait dans un petit périmètre délimité par ce qu'il appelait ses "*souchous*". L'un, vertical, d'un demi-mètre de hauteur, d'une largeur égale, venu tout droit d'un pied de fayard poussé à force dans la pierraille, aux fibres enroulées sur elles-mêmes, incassable : il servait aux branches de petites tailles ; l'autre, constitué d'un morceau identique, un peu moins gros, explosé en deux, d'une longueur égale au premier et posé à plat sur le sol. Il y appuyait les morceaux du tronc et le gros des branches avant de les débiter à la mesure. Il l'avait tant tapé avec la hache ou les coins de fer qu'il avait ouvert une échancrure. Elle irait s'agrandissant et, après des années de résistance, partagerait en parts égales ce qui, en raison de sa dureté et de l'entrelacs de ses fibres apparaissait au départ comme inusable.

Il en allait de lui comme il en va de la rivière qui, inexorablement, ouvre sa route et, au travers de la roche, creuse sa vallée.

Mais il y avait toujours un moment de bonheur infini. Soudain, il posait ses outils, venait s'asseoir sur son "*souchou*" le plus haut, me faisait signe. En quatre coups de genoux j'étais là, accroupi à ses pieds, immobile, calé contre sa jambe. Dans la seconde il m'avait posé sur la tête une main qui devait être rugueuse, raide et dure, une grosse patte de casseur de bûches mais qui, dans mon imaginaire, a laissé une impression de velours.

J'ai conservé de la vie le souvenir de bien des caresses. Je n'ai jamais ressenti une égale sensation de douceur. Le temps coulait. Ma mère parfois, passait, nous regardait.

« Qu'est-ce que vous faites ? »

Et invariablement j'entendais répondre :

« On s'espère !... »

L'espoir ? Le bonheur !...

La réussite n'est jamais complète et n'apporte souvent que la déception ou l'envie. Que souhaitait-il au plus profond de lui-même ? Sans doute me communiquer un soleil qui brillait en lui, m'apporter une tendresse que ni son éducation sans doute, ni sa vie ne lui avaient permis de partager, sûrement parce qu'au travers de moi, c'étaient ses rêves qui remontaient du plus profond de sa conscience. Il était sans doute heureux, tout simplement. Le temps passait, le silence s'installait. Et puis la vie le rappelait à ses obligations. Il me prenait par la main, tout doucement m'installait sur mon petit coussin et mon lit de copeaux.

« Bientôt, je te donnerai la petite hache !... »

Et la grand-mère qui passait par là d'opiner :

« Tu veux vraiment en faire un infirme?... »

Alors seulement commençait l'alchimie. Il prenait le rondin le plus gros, le roulait, posait son extrémité dans l'échancrure du "*souchou*" calé bien à plat, d'un petit coup de hache ébauchait un semblant d'amorce où venait s'insérer le coin. Le maillet suivait. Une petite frappe, comme une caresse, pour engager la masse de fer, une autre, juste à la mesure et le rondin s'ouvrait en deux exactement et avec tant de rigueur qu'il aurait été impossible de prouver que l'une des moitiés était plus volumineuse que l'autre. Parfois un nœud obligeait à plusieurs coups assénés avec des han! venus de la profondeur de ce coffre immense et invariablement la fente contournait l'obstacle, laissant un morceau de bois effilé et un autre terminé par une masse qui obligerait à calculer, voire à attendre qu'elle soit transformée en un tas de braises que la cendre aurait recouvertes avant de quitter la veillée.

Comme avertie par une prémonition la grand-mère arrivait, montrait ce bois trop gros, complément inévitable du voisin beaucoup trop maigre. Elle attendait la justification que l'expérience lui avait fait apprendre par cœur :

« Ce sera la bûche de Noël!... »

Il lui suffisait d'appeler l'évidence à son aide en montrant d'autres morceaux semblables.

« Noël? Il en faudrait un tous les jours durant le mois de décembre!... »

Le grand-père bougonnait. L'incident se terminait là.

Lorsque les bûches cassées avaient formé un tas raisonnable qui d'ailleurs gênait, l'aïeul se redressait, les mains posées sur les hanches, calait le maillet qui ne présentait aucun danger à côté du "*souchou*", camouflait la hache comme si j'allais me lever, la brandir par-dessus nos têtes. Et, une après l'autre, il triait les bûches, les emportait à quelques pas, juste au-dessus de la pente qui descendait droit à la rivière. Il posait à terre et en travers celles qui décidément n'avaient ni forme ni allure et sur ce socle, empilait le reste de son œuvre, chacune trouvant sa place comme si un moule lui avait été préparé, m'expliquait qu'il fallait que l'air circule, que l'eau s'en aille, que la grand-mère puisse, dans l'instant et sans chercher, trouver exactement ce qu'elle avait espéré rapporter pour le repas de midi ou la veillée du soir.

Et il concluait, comme il l'avait fait depuis toujours et comme il le ferait jusqu'à la fin en regardant son travail qui, l'adresse aidant, ne lui avait demandé qu'un semblant de peine :

« *Lou chasson per l'aillon, lou faou per l'atrion!* » disant par là que le chêne se cassait du haut en bas, et le fayard par le chemin inverse.

Mais, de temps en temps, il abandonnait "*le gros bois*".

Arrivait le tour des branches. Et là, la force le cédait à l'adresse. D'un regard, il jugeait l'adversaire. Il en était de petits, faits d'un seul rameau, perdus dans la masse.

Il aurait pu les débiter au hasard. Il les traitait avec l'honneur qui leur revenait. Ces accessoires ne donneraient naissance qu'à une petite flamme, aussitôt allumée, aussitôt éteinte. Mais ils connaîtraient la gloire du feu. Alors leur revenait le droit d'être mesurés, coupés à longueur, disposés sur la petite pile.

Elle faisait face à l'autre, la grande, celle des bûches. Elle s'appuyait au rocher qui était la limite du "*taillé*".

Entre la route qui traversait le village, le chemin qui descendait à la rivière, une petite butte précédée d'un replat délimitait notre champ de manœuvre. Le bois brut était devant, les rondins contre le rocher, les branches à la suite, séparés par le passage qui menait aux piles et où, à intervalles réguliers, le panier au bras, ma mère ou ma grand-mère venaient chercher des copeaux, des branches sèches, ce qui irait directement du chantier au feu.

L'aïeul avait pirouetté d'un quart de tour, tiré à lui la branche, happé "*la mesure*". Car il en était deux : la plus importante, la grande, pour les rondins, la petite pour le tout venant. Elles ne se différenciaient que par leur volume, la seconde, plus fine, plus facile à tenir, permettait à la fois de mesurer et de couper.

Il posait la branche sur le "*souchou*" droit, l'amenait à distance, l'habitude faisant qu'il ne se trompait jamais. Il empoignait à la fois de la main gauche son repère et la tige, avait dans un éclair, contrôlé l'endroit exact où la hache devait sectionner le bois, écarté la mesure qui sans cela aurait fini en allumettes, asséné le coup. C'était là qu'était la seule variante : juste la force nécessaire pour économiser et le "*souchou*" et sa peine, ne jamais avoir à recommencer, laisser se débiter un rameau qui, sans la moindre défense, se transformait en "*petit bois pour la cuisinière*", vocation noble mais un cran inférieure à celui "du gros pour le feu".

La difficulté commençait avec des branches parfois énormes. Il s'était arrangé pour les dégager de la masse dans laquelle elles s'enchevêtraient avec des semblables, emmêlées pour opposer la dernière résistance. Mais l'aïeul avait secoué le tout, parfois renversé la pile, toujours tiré à lui ce qui serait la prochaine victime. Un trou apparaissait dans le tas, ce qui amenait un sourire dans les yeux du maître d'œuvre, et déjà il avait empoigné la serpe, taillé au ras du tronc les branches puis les rameaux, débitant en un tas rangé bien sagement ce qui, au départ, paraissait un écheveau. Il gardait la tige pour le plat de résistance, la tirait à lui, l'amenait sur la chèvre, empoignait la "*grande mesure*", débitait le tout à la scie.

Et c'était mon bonheur que de voir ces dents mordre dans le bois comme elles l'auraient fait dans du beurre. Mais là s'imposait un choix. Fallait-il casser en deux, voire en quatre, les morceaux à peine moins volumineux que les rondins ou les laisser entiers ? Il hésitait et, si l'on se basait sur le commentaire, se trompait toujours. La grand-mère arrivait ; soupesait le plus imposant :

« Tu vois bien qu'il est trop gros!... Il ne sèche jamais!... Il mettra trop longtemps à brûler!... »

Et si le grand-père l'avait fendu en deux :

« Tu aurais pu le garder. J'en ai toujours besoin pour tenir le feu!... »

La vie, finalement, n'est faite que de la même erreur indéfiniment répétée. On aime parler d'expérience. Outre qu'elle n'éclaire que le chemin déjà parcouru, elle a la redoutable efficacité de ne jamais être définitive, surtout pour soi-même.

Pour le grand-père elle n'était génératrice que de regrets. Une fois sur deux :

« Je ne pouvais pas savoir ! » ou « Si j'avais su !... »

Je suivais ces remarques sans les comprendre. Seulement plus tard!... Pour le moment elles ne me parvenaient que comme une musique, bonheur phonique que je ressentais comme une caresse.

Elles auraient pu paraître discourtoises, nées de l'usure de la vie. Je devais un jour comprendre que c'était le pendant des mots que l'on se murmure à vingt ans, la même façon de reconnaître une présence indispensable après la fuite du temps, la même façon aussi d'exprimer le bonheur en face de quelqu'un qui, disparu, ne laisserait autour qu'un ciel tout noir.

Pour le moment et en compagnie de cet aïeul qui, doucement, s'installait dans ce que seraient les souvenirs, je naissais à la vie. Il serait temps, un jour, de naître aux sentiments.

Le tas de branches fondait et, conséquence inéluctable, la pile s'élevait, dispensant l'ombre à son pied, donnant une impression d'ébauche de mur de château fort. Tout y était aligné, rangé dans un ordre millimétré et exceptées quelques pointes d'une longueur à l'évidence variable que le maître d'œuvre ne pouvait décentement balancer "*dans la côte*", taillé à la mesure.

De plus en plus souvent le grand-père déployait son immense carcasse, se frottait les mains contre les hanches, soupirait d'aise. Devant lui le terrain apparaissait net, propre, sans un débris et après un dernier coup de râteau qui balançait dans le chemin allant à la rivière les dernières mousses, s'ouvrait le temps du repos où, assis sur le "*souchou*", heureux du travail achevé, il se laissait aller à un bavardage qui était son bonheur.

J'ai compris bien plus tard qu'il aurait sans doute aimé avant tout retrouver les amis d'enfance, les copains, les relations. J'étais son seul interlocuteur. Il aurait été profondément malheureux si je ne lui avais pas donné l'impression de l'écouter, s'il n'avait pas éprouvé la certitude qu'au fond de mon inconscient il semait quelques graines qui, un jour, exploseraient à la lumière, venues tout droit d'une zone d'ombre que seuls les présomptueux s'imaginent pouvoir explorer.

Mais le bonheur ne durait jamais longtemps. La grand-mère arrivait, jugeait du résultat mais surtout appréhendait l'avenir. Elle montrait les deux tas :



« Il faudra les rentrer !... »

Et, dans l'instant, l'espace vide.

« Je vais demander "*aux hommes*" de faire un autre voyage. »

Les hommes ? Les adultes, les responsables, mon père, le commis, ceux à qui était réservé le travail noble, ceux qui possédaient la jeunesse, la force, les bras. Par opposition était l'aïeul, celui arrivé au bout de la vie, celui à qui étaient réservés des travaux importants à l'évidence mais "*à la maison*" par opposition à tout ce qui était au loin, au pré, au bois. L'âge l'avait inexorablement confiné dans le voisinage de la cuisine, de la grange, des abords et des femmes... de la grandeur de la tâche à son utilité.

Alors, dans l'attente de la livraison suivante, s'écoulait un moment de bonheur. Car il était bavard, le grand-père. Son monde était à sa porte, son univers limité mais il le connaissait dans ses plus petits détails, le faisait vivre et surtout l'aimait. Transporté ailleurs il aurait été égaré dans une vie qui aurait perdu son sens.

Il en est ainsi de nos jours pour tous ceux que l'on regroupe parce que l'on ne sait plus qu'en faire, parce "*qu'ils seront heureux*", parce qu'on "*s'occupera d'eux*". On oublie de penser qu'ils seront coupés de ce qui était l'essence de leur vie, le moteur de leurs dernières forces, le bonheur de la chanson du vent. Ils auront échangé contre un confort qu'ils n'apprécient pas un cadre autrement spartiate sans doute mais qui était pour eux ce qu'est la peluche à l'enfant ou la courtepointe quand la neige balaie le grenier.

Rentrer le bois ? Le glisser de la lumière du "*taillé*" à l'ombre de la grange serait le travail d'un lendemain plus lointain. Il importait de lui accorder au préalable le temps d'éliminer le plus fort de la sève, celui de s'aérer, se sécher un peu... laisser à la grand-mère le soin de venir récupérer l'indispensable du jour...

Le grand-père s'asseyait sur le "*souchou*" et moi, de suite, je rejoignais mon abri, appuyé à cette toile rêche qui me grattait la joue. Et dans l'instant il m'ouvrait les portes d'un monde vide pour les aveugles et désert pour ceux dont le regard ne sait pas accrocher la lumière.

Comme invité privilégié notre petit compagnon arrivait, le rouge-gorge, celui qu'il appelait la "*roussitte*". Jamais il n'avait été très loin de nous, parfois même il avait été très près, trop près. Il était arrivé le jour où le chantier avait été mis en place, s'était perché sur la branche la plus haute du tas, avait longuement observé les environs. Il se savait, par nous, à l'abri du "*rapinet*" – l'épervier – rapace miniature mais proie à sa mesure, convoitise par contre du chat. Et il comptait sur notre amitié pour le protéger. Il en a toujours été ainsi pour ce petit passereau, compagnon de l'homme, voisin de la cuisine, arrivé avec le soleil, peu farouche, amical et silencieux.